

LAURA

d'Aurélie DABOUIS

PROLOGUE

Après avoir descendu les escaliers, Laura s'arrêta à la porte de la salle à manger pour contempler ses parents. Son père, ancien officier de l'armée, avait la tête haute, le front relevé et le regard fixe et déterminé. Il avait gardé sa carrure imposante mais rassurante de soldat entraîné au combat. Tout dans sa posture dénotait un homme fier et résolu. Sa mère se tenait, elle aussi, bien droite sur sa chaise mais son attitude était plus naturelle et élégante que celle de son mari. La fatigue et l'inquiétude des dernières semaines avaient marqué son visage de quelques rides supplémentaires. Cependant elle n'avait rien perdu du charme de sa jeunesse. Ses yeux pétillants et ses lèvres fines toujours sur le point d'esquisser un sourire apaisant en faisaient une mère douce et aimante.

Ils étaient tous deux assis, serrés l'un contre l'autre au bout de leur grande table en bois. Les doigts de leurs mains étaient entrelacés pour partager l'angoisse qui les gagnait peu à peu. Ils fixaient avec anxiété le poste de radio posé devant eux qui tentait de leur transmettre, dans le crachotement lancinant des grésillements, les dernières informations.

Les parents de Laura étaient mariés depuis plus de vingt ans et leur amour s'épanouissait toujours un peu plus chaque année. Laura ne se souvenait que trop bien de tous les moments heureux qu'elle avait passés avec eux et son jeune frère, Jacques. Cette maison était remplie d'amour et, en des temps aussi difficiles, elle était heureuse de s'y trouver. Lorsqu'elle était enfant, elle pensait que tant qu'ils resteraient dans cette demeure, rien de fâcheux ne pourrait arriver à sa famille. Elle avait l'impression que cette grande bâtisse en pierre serait capable de les protéger contre tous les événements extérieurs. La pluie, les bourrasques de vent, le tonnerre ou les tempêtes de neige pouvaient toujours s'acharner, elle résisterait. Les critiques blessantes de cette prétentieuse de Clarisse la poursuivaient peut-être tout le long du chemin en revenant de l'école mais elles n'avaient plus aucun effet une fois passé le pas de la porte. Et le gros chien noir de l'épicier. Il avait beau aboyer et courir après elle en retroussant ses babines d'un air menaçant, il n'avait jamais franchi la clôture de leur jardin. Entourée de sa famille, Laura se sentait alors comme dans un cocon sur lequel tout rebondissait pour les protéger.

Aujourd'hui, à vingt et un ans, elle savait bien que cette poche de bonheur ne tiendrait pas longtemps face aux tirs ennemis. Elle n'était plus cette petite fille candide qui gratifiait sa maison de pouvoirs surnaturels. Cependant, cet endroit était encore le seul où elle pouvait se sentir en paix, de temps en temps, alors que son mari se battait à quelques centaines de kilomètres de là contre un ennemi que rien ne semblait pouvoir arrêter.

Son père leva la tête et interrompit ses réflexions en lui faisant signe de les rejoindre. Elle s'assit à côté de lui et imita sa mère. Celle-ci n'avait même pas levé les yeux à son arrivée tellement elle était concentrée sur les paroles du journaliste difficiles à percevoir parmi tant de parasites. Laura réussit à percevoir les mots "morts", "Paris", "soldats" et également plusieurs fois les mots "France" et "guerre". Mais le sens de ces phrases entrecoupées était insaisissable. Les interférences devenant trop importantes, son père se mit à chercher une autre fréquence radio.

Après quelques minutes de recherche vaine, il tomba enfin sur une station britannique ne diffusant pas de musique et dont le speaker était à peu près perceptible. Laura dut se

concentrer davantage, tout comme ses parents, car bien qu'ayant été élevée par une nourrice anglaise, elle n'était pas vraiment habituée à cette langue.

Le journaliste faisait un bilan de l'évolution de cette guerre durant les dernières semaines. Tout était allé si vite... Après la percée de Sedan par les Allemands, les troupes Alliées s'étaient divisées, les unes se repliant sur la ligne Maginot, les autres sur Dunkerque. Bientôt encerclés par les blindés allemands, quelque trois cent mille soldats anglais et français s'étaient vus obligés de rembarquer dans une panique organisée. Cette fuite humiliante avait eu lieu le 28 mai dernier et depuis lors les colonnes allemandes avançaient vers la capitale...

« Il semblerait que depuis le rapatriement des troupes britanniques, les Français n'arrivent plus à faire face à l'invasion allemande. Nous vous rappelons qu'il y a trois jours Hitler faisait son entrée à Paris. »

Laura se souvenait parfaitement de la stupeur qui les avait tous paralysés lorsqu'ils avaient appris la nouvelle. Le visage de son père s'était crispé sous la colère : ses yeux étincelants de rage et ses sourcils froncés lui donnaient un air menaçant qu'elle ne lui avait jamais connu. Son frère avait levé les yeux de son magazine, hébété. Jusqu'alors, il n'avait pas pris au sérieux plus d'une seconde la menace qui pesait sur eux. Du moins, était-ce l'impression qu'il lui avait donnée. Il préférait s'évader de la réalité en restant le nez plongé dans ses revues et ses dessins. Ce n'est qu'à ce moment-là, le 14 juin 1940, qu'il avait pris conscience du danger. Sa mère, quant à elle, n'avait pu s'empêcher de pleurer et Laura n'avait pas été loin de l'imiter.

Si les Allemands avaient réussi à pénétrer dans Paris, restait-il une chance de les arrêter ? Que pouvait-on encore opposer à leur avancée sur le territoire français ? Même les chefs d'Etat avaient préféré la fuite. Toutes les autorités s'étaient repliées sur Bordeaux où le Maréchal Pétain venait de prendre la tête du gouvernement à la suite de Paul Reynaud. Dans ce moment de panique, tous les Français étaient tournés vers lui espérant un miracle de sa part. N'avait-il pas déjà prouvé, durant la première guerre mondiale, qu'il était un excellent chef de guerre lui valant d'être nommé Maréchal ? Personne ne doutait qu'il allait honorer son titre en organisant une contre-offensive et en chassant les Boches de France !

Laura reporta son attention sur le speaker dont la voix semblait soudain agitée. « Il me semble que... Oui, le Maréchal Pétain est en train de s'exprimer en direct sur la radio française. Je lui laisse la parole. » Il y eut un léger silence puis la voix vibrante et bien française du Maréchal emplit la pièce :

« ... En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. »

« Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire, pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités. Que tous les Français se groupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'écouter que leur foi dans le destin de la patrie... »

Laura n'écoutait plus depuis déjà plusieurs phrases. Son esprit était resté focalisé sur les mots « il faut cesser le combat. » Ce n'était pas possible. La lutte ne pouvait pas s'arrêter ainsi, si vite. Près de dix mois s'étaient écoulés depuis l'entrée en guerre de la France mais la véritable bataille avait commencé à peine deux mois plus tôt, au début du mois de mai 1940. Les soldats s'étaient à peine battus. Le speaker anglais semblait aussi bouleversé qu'elle lorsqu'il reprit la parole.

« La France cesse le combat... La France capitule et l'Angleterre reste seule face à la puissance nazie ! Avec un nouvel ennemi terrassé, l'Allemagne en ressort plus forte. Hitler va sûrement lancer sa puissance contre l'Angleterre. Plus d'informations prochainement. Restez avec nous sur la BBC. »

Laura leva les yeux et vit le visage médusé de sa mère. Tout comme elle, elle ne savait plus que dire. La France a capitulé... *NOUS avons capitulé !* Laura pensa soudain à son mari qu'elle allait bientôt revoir. Après ces longs mois passés à se tourmenter jour et nuit, elle allait enfin pouvoir le serrer contre elle, soigner ses blessures, entendre sa douce voix grave... Secouant la tête vivement, Laura chassa ces pensées coupables. Comment pouvait-elle se réjouir de leurs retrouvailles alors que la France venait de capituler, de baisser les bras ? L'Allemagne nazie avait de nouveau mis à terre un de ses adversaires. Un adversaire en qui elle avait placé toute sa confiance et qui aurait dû résister plus longtemps. Si la France était battue, comment l'Angleterre pourrait-elle résister seule ? Un seul pays ne pouvait pas sauver toute l'Europe !

Tout à coup, le père de Laura se leva et asséna un violent coup de poing sur la table.

« Ce n'est pas possible ! Comment le Maréchal Pétain a-t-il pu demander l'armistice ? Lui qu'on surnomme « le Vainqueur de Verdun » ! Dire que je mettais toute ma confiance en cet homme... En tant que soldat, je l'admirais énormément et voilà où il nous a mené ! A moins qu'il n'ait une autre idée en tête... Peut-être veut-il gagner du temps pour mettre au point une nouvelle stratégie... » Il fit une pause pendant laquelle il sembla perdu dans des pensées que ni sa femme ni sa fille ne pouvaient comprendre. Puis il reprit plus déterminé : « Mais nous ne baisserons pas les bras ! Quoi que le Maréchal ait prévu pour nous, ruse militaire ou véritable capitulation – il fit une grimace de dégoût à ce mot – nous ne devons pas nous abaisser devant les Allemands. Ce n'est pas parce que leur puissance de feu est supérieure à la nôtre que nous ne sommes pas capables de résister ! Et puis l'Angleterre s'élève toujours contre la puissance nazie ! Nous ne sommes pas seuls ! Nous avons peut-être dû nous incliner pour cette fois mais nous les mettrons dehors comme en 18 ! Parole de soldat. »

Laura avait les yeux levés vers son père et elle l'écoutait attentivement, presque réconfortée par ses paroles. Elle avait l'impression qu'il avait de nouveau endossé son rôle de commandant, avec ce regard intense qui forçait le respect comme sur la photo jaunie accrochée sur le mur portant la mention : *Commandant Paul Douris blessé au front – Octobre 1917*. Il tentait de remonter le moral de ses troupes – réduites aujourd'hui à Laura et sa mère – suite à une bataille perdue.

Le fier soldat dut se rendre compte du ton de commandement qu'il venait de prendre car il rougit légèrement lorsqu'il posa les yeux sur les deux femmes de sa vie. Toutefois, son discours avait eu de l'effet car elles le regardaient avec détermination et pleines d'espoir. Lui, un commandant de la Grande Guerre, la « der des ders », comme on avait dit à l'époque, était celui qui allait les sortir de cette situation. Dans un élan d'affection, il les prit alors toutes les deux dans ses bras et tout en les serrant contre lui, il leur murmura : « On s'en sortira. Je vous promets qu'on s'en sortira. »